



Roselyne, la capitaine du Red Star.

l'entraîneur, aussi : « Je vous félicite, est-ce que ce n'était pas plus joli comme ça?... »

La solidarité, cela s'apprend

Comme beaucoup de leurs consœurs en ballon rond, les féminines de Saint-Ouen sont venues au football par des frères, ou des pères qui s'y intéressaient, parfois le pratiquaient, en tout cas étaient des supporters acharnés du Red Star. Brigitte, Solange ou Corinne ont choisi le foot plutôt que l'athlétisme ou le hand-ball par attirance pour le seul sport de plein air qui apporte des éléments qu'elles jugent irremplaçables : le plaisir de la compétition et celui de la récompense collective. Je peux en témoigner : on rit beaucoup, on pleure aussi sur un stade et dans les vestiaires. La passion est essentielle. « Chaque match est une dramatique dont les joueuses sont les actrices, me dit Philippe. Les moments très forts sont vécus avec intensité et le bonheur de ne pas être uniquement spectatrice compte beaucoup ». Là encore j'en suis témoin. J'ai vu Malika insister pour jouer malgré le trac impitoyable qui la paralysait ou « La Puce » pleurer en annonçant à ses copines qu'une

réunion familiale l'éloignerait du prochain match.

« Sur un terrain, on est onze. On construit avec les autres. Quand on a compris ça, on a tout compris ». Yamina, éducatrice pour enfants handicapés, est ailière droite au Red Star. Son humour et sa sincérité discrète feraient définitivement honte à ceux qui ont encore des préjugés défavorables envers les sportifs. « C'est peut-être la déformation de mon travail, dit-elle. J'essaie que tout le monde soit bien! Dans l'équipe, s'il y a des filles qui flanchent et qui pleurent, elles savent qu'il y a toutes les autres derrière. De même on apprend aussi à sentir qu'on n'a pas le droit de craquer à cause des autres. On pense aux partenaires. Pour beaucoup d'entre nous, le football est le seul moyen d'apprendre à vivre ensemble, de savoir que les autres existent. Une fille qui s'entraîne mal fait du tort à tout le monde. Je crois qu'elle doit s'appliquer d'autant plus que c'est avec elle-même qu'elle a passé un contrat! »

Comme en écho, loin de Saint-Ouen et de ses débutantes, Michèle Wolf, capitaine de l'équipe de France — une « vétérante » de 29 ans —, insiste sur l'intérêt d'une activité de groupe. Je l'ai rencontrée lors d'un déplacement de son équipe, le F.C. Lyon.

« On joue d'abord pour l'équipe et après pour soi, me dit Michèle. Je suis avant-centre et, en forme, je m'empare du ballon. Je déborde l'arrière adverse, je tire et je marque : je suis ravie. Mais la jeune coéquipière qui joue à mes côtés n'a rien vécu, elle n'a pas participé à l'action. Au contraire, si je lui passe la balle pour créer une situation collective et qu'elle marque un but, je suis bien plus heureuse. Mon sentiment est plus riche et plus profond ».

Me voilà engagée sur le terrain de la morale. Un domaine où les entraîneurs évoluent aussi aisément que sur leurs vertes pelouses!

Savoir se dépasser

Ainsi, Jean Nowak, entraîneur et auteur d'un livre sur le football féminin*, parle du sport avec amour. Mais il va plus loin et englobe le foot dans une conduite de vie générale « Il y a le football et après! ». C'est une maxime à retenir.

« Tout est apprentissage dans le foot, dit-il. Rien n'est naturel! Il faut constamment se forcer. Pour aller aux entraînements quand il pleut,

pour dépasser sa jalousie quand on n'est pas sélectionné dans l'équipe première. Pour respecter l'adversaire et les décisions de l'arbitre.

Le football est une école. Mais avant tout il crée une structure d'échange, de communication, qui n'est pas familière aux femmes. Il n'est pas toujours évident de mener — à 16 ans, quand on n'est pas encore adulte — une telle pratique sociale active et concertée. Mais ce message, on le reçoit sur un terrain, avec la tête et les jambes. On l'enregistre d'autant plus volontiers que la réussite est à

Féminines d'hier et d'ailleurs

Le football féminin était très en vogue dans les années vingt. A l'époque du corset et des jupes longues, les demoiselles de Parisiana avaient alors fière allure en béret de rigueur et shorts longs contre Femina Sport. Une rencontre opposant la France à l'Angleterre attira même 10 000 spectateurs au Stade Pershing le 30 octobre 1920. Mais, vers 1930, les dames délaissent les stades pendant une trentaine d'années.

C'est en 1970 que le football féminin qui se redéveloppe depuis dix ans est officiellement reconnu par la Fédération française de Football. Elles sont 2170 licenciées à cette époque, 15 438 en 1978, 25 000 donc, aujourd'hui, réparties dans des clubs dont les plus prestigieux sont l'équipe pionnière du Stade de Reims, cinq fois championne de France, un club étonnant installé dans un village du Nord, près de Maubeuge, l'A.S. Etœungt, champion de France '78 et '79, ou encore l'A.S. Soyaux en Charente.

Cette année a lieu le premier championnat d'Europe féminin. La France fait partie du même groupe que l'Italie, le Portugal, la Suisse. Elle a entamé la course à la qualification pour la poule finale par un match nul et une victoire. Le 4 décembre dernier à Lisbonne, elle a fait un match nul contre le Portugal (0 à 0) après avoir battu à Valence les favorites italiennes par 1 à 0. C'est une performance d'autant plus méritoire que les Italiennes sont semi-professionnelles. Voilà de quoi rendre jalouse Michèle Wolf, la capitaine tricolore, employée dans un SUMA et qui a parfois du mal à se libérer pour les stages de l'équipe de France.

A l'étranger, la RFA compte en ses rangs 470 000 féminines, les Pays-Bas, la Norvège, le Danemark — en général les pays du Nord — sont très bien représentés. L'équipe de France qui a joué en Laponie un match retransmis par les deux chaînes de télévision en sait quelque chose. Des nations aussi inattendues que Haïti font un très bon accueil aux féminines : ainsi le Stade de Reims, qui a connu là-bas des assemblées de 30 000 personnes avec réception quasi présidentielle des joueuses à l'aéroport, n'est pas près d'oublier cet événement!